



# L'atraduction de la littérature galloise contemporaine en français

Jean-Yves Le Disez

► **To cite this version:**

Jean-Yves Le Disez. L'atraduction de la littérature galloise contemporaine en français. Triade (Galles-Ecosse-Irlande), 1995, 1 (1), pp.111-115. <hal-00432453>

**HAL Id: hal-00432453**

**<http://hal.univ-brest.fr/hal-00432453>**

Submitted on 16 Nov 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Yves LE DISEZ \*

## L'atraduction de la littérature galloise contemporaine en français

*L'intraduisible est social et historique,  
non métaphysique.*

Henri Meschonnic

Rhys Davies, W.H. Davies, Marion Eames, Caradoc Evans, Geraint Goodwin, T. Rowland Hughes, Alun Jones, Glyn Jones, Jack Jones, Lewis Jones, Saunders Lewis, Alun Richards, John Rowlands, Gwyn Thomas (l'auteur de langue anglaise) et Gwyn Thomas (son homonyme de langue galloise), R.S. Thomas, Aled Vaughan, Raymond Williams, Waldo Williams... la liste est longue — et incomplète — des auteurs gallois contemporains d'importance, de langue galloise ou anglaise, qui n'ont jamais été traduits en français.

Cette absence de la littérature galloise dans l'édition française, cette non-traduction manifeste à une époque où la part des traductions en France constitue quelque 35% du total des titres en littérature <sup>1</sup>, connaît une variante non moins pernicieuse, qui est la traduction partielle. Si l'on excepte Dylan Thomas, en effet, dont l'oeuvre, bien que dispersée, a été quasi intégralement traduite, les six autres auteurs contemporains traduits <sup>2</sup> l'ont été, sans préjuger de la qualité des traductions, d'une manière telle que l'ont peut à bon droit douter de l'impact — car tel est bien entendu l'enjeu de la question qui nous intéresse — que ces traductions ont eu sur la *perception* de la culture galloise contemporaine en France.

La publication, en 1955, sous le titre *Ecoute et pardonne* <sup>3</sup> de *Fear and Forgive* de **Emyr Humphreys**, auteur prolifique s'il en est, est demeurée sans suite. A ce cas de traduction partielle au sens strict, on peut ajouter celui de **Caradog Prichard**, dont l'unique roman, *Un Nos Ola Leuad*, est certes paru chez Actes Sud <sup>4</sup>, mais sans que cet éditeur, dont le catalogue est constitué à 70% d'oeuvres étrangères <sup>5</sup>, envisage de publier, à défaut de la poésie ou des essais du même auteur, peu susceptibles il est vrai de rencontrer un public en France, des romans d'autres auteurs gallois que le relatif succès de cette entreprise courageuse aurait sans doute permis de faire connaître en France.

Partielle, dans un autre sens, est aussi la traduction de *How Green Was My Valley*, de **Richard Llewelyn**. Plusieurs fois réédité et remanié <sup>6</sup>, ce livre — et cet auteur <sup>7</sup> — a en quelque sorte été l'arbre qui cache la forêt. Mettant en scène un drame humain de portée universelle, porté en tant que tel au cinéma par John Ford, déterritorialisé, donc, il a étrangement contribué à nier la spécificité galloise en

---

\* TRIADE, Galles, Ecosse, Irlande, pp. 111-118.

1. Pourcentage pour 1991. Source BIPE Conseil. Cité in *Livres Hebdo* - N°12 - 20-3-92, p. 60.
2. Le recensement auquel nous avons procédé en consultant les catalogues de la Librairie Française est corroboré par Dewi Morris Jones, du Welsh Books Council (Cyngor Llyfrau Cymraeg), à qui nous adressons nos plus vifs remerciements.
3. E. Humphreys, *Ecoute et pardonne*, traduit de l'anglais par Jacques et Jean Tournier. Coll. "Feux croisés", Plon, 1955, 276 p.
4. C. Prichard, *Une nuit de pleine lune*, traduit du gallois par Jean-Yves Le Dizez et Carys Lewis, Actes Sud, 1990, 216 p.
5. V. Ganne et M. Simon, "La traduction littéraire en Europe", *Livres Hebdo*, N°12, 20-3-92, p. 55-62.
6. La première fois, sauf erreur, sous le titre : *Qu'elle était verte ma vallée*, trad. Berthe Vulliemin, Genève - Paris, Edition Jeheber, 1942.
7. Outre cet ouvrage à succès, ont paru *Quelques fleurs pour lui* (1949-1950), *Rien qu'une âme solitaire* (1959), *De coeur sur champ d'azur* (1955), *Le sort en est jeté* (1956), *La Montagne qui chante* (1965) et *Elle est redevenue verte, ma vallée* (1984). Seuls ce dernier ouvrage et *Qu'elle était verte ma vallée* sont aujourd'hui disponibles.

même temps qu'il l'affirmait. Loin de faciliter la diffusion en France d'autres oeuvres d'inspiration industrielle (on pense, notamment, à Rhys Davies, Jack Jones, Lewis Jones et Alun Richards), il a au contraire, par son succès même, éclipsé cette production et donné une image partielle et quelque peu passéiste d'une littérature autrement riche et complexe. L'idéologie à l'oeuvre dans cette promotion d'un ouvrage au détriment de l'ensemble se lit dans la présentation qui accompagne la première édition :

Rudes travailleurs, ces gens ont le merveilleux raffinement de l'âme que donnent les nobles traditions, un farouche amour d'indépendance, la dignité, le sens de l'honneur et la foi. Si le coup de poing reste pour eux un argument, c'est qu'ils sont encore essentiellement virils et sains <sup>8</sup>.

Les Gallois font de bons Indiens. On lit, en creux, dans ce morceau de bravoure, la décadence dont la culture dominante se pique volontiers et son corollaire, l'éloge funèbre des vaincus aux vertus innombrables (dont la force) désormais que la poésie, du reste accentuée par cette traduction poétisante, a perdu tout son caractère polémique.

Un demi-siècle plus tard, on s'étonne d'entendre un écho de ce discours dans l'introduction d'un recueil de nouvelles de **Kate Roberts** publié par les Annales littéraires de l'Université de Besançon <sup>9</sup>. Kate Roberts, y lit-on, est "née près de Caernarvon dans un milieu de mineurs de langue celtique (sic)". Quelle que soit la pureté des intentions, il est clair que situer ainsi, dans une sorte de passé mythique, un auteur qui a oeuvré toute sa vie durant pour la reconnaissance du gallois comme langue de la modernité n'est pas de nature à lever l'hypothèque qui pèse sur la réception de cette littérature en France, d'autant que ce recueil au titre très contestable <sup>10</sup> est en réalité une compilation de nouvelles issues de deux recueils distincts. Enfin, on peut regretter, au vu de l'ignorance hélas compréhensible du public français en la matière, que le traducteur et/ou l'éditeur n'ai(en)t pas jugé utile de préciser que ces nouvelles sont traduites du gallois.

**Gwyn Thomas** partage avec Kate Roberts l'honneur d'une publication universitaire. En 1981, en effet, les Annales de l'Université de Toulouse publiaient un poème de lui <sup>11</sup>. Il est probable que d'autres poèmes gallois contemporains ont paru dans telle ou telle revue. Aucun numéro spécial, cependant, aucune anthologie : on le voit, la diffusion de la littérature galloise contemporaine est entièrement soumise aux aléas d'initiatives individuelles qui demeurent le plus souvent isolées <sup>12</sup>.

Deux auteurs font figure d'exceptions dans ce panorama de la littérature galloise traduite en français : **David Jones** et **Dylan Thomas**. Tous deux auteurs de langue anglaise, ils ont été abondamment, sinon intégralement traduits <sup>13</sup>. Il est douteux cependant que ces deux poètes aient permis au lecteur français de se faire une idée juste de la littérature galloise. Le premier est avant tout connu (d'un public fort restreint) comme 'war poet' et poète d'avant-garde, le second comme poète universel que le hasard a fait naître au Pays de Galles. L'introduction de Karl Shapiro, placée en tête des *Oeuvres* <sup>14</sup> de Thomas, est à cet égard révélatrice. S'il reconnaît que le poète "n'était pas dans l'orbite des poètes anglais", c'est pour ajouter aussitôt : "non plus sans doute que dans celle des poètes gallois" <sup>15</sup>.

Voilà, brossé à grands traits <sup>16</sup>, le portrait de la littérature galloise en français. Il nous faudrait, pour compléter le portrait, nous livrer à une analyse qualitative, que le cadre du présent article ne nous permet pas. On y trouverait les mêmes lacunes. Un seul exemple : la traduction du nom propre. On sait

8. Edition Jeheber, *op. cit.*, quatrième de couverture.

9. Kate Roberts, *La mouette et autres nouvelles galloises*, trad. Jean Hamard, Annales littéraires de l'Université de Besançon, n° 489, Diffusion les Belles lettres, 1993.

10. On imagine mal, en effet, Kate Roberts intituler l'une de ces oeuvres : 'La mouette et autres nouvelles galloises' (c'est nous qui soulignons).

11. Gwyn Thomas, 'Fermeture de l'usine' (Ffatri'n cau). Annales de l'Université de Toulouse-le Mirail, *Caliban XVIII-Tome XVII*, 1981.

12. Dewi Morris Jones nous signale aussi, dans cette maigre moisson, la parution, chez Calmann-Lévy en 1973, sous le titre *La fin du surmâle*, la traduction de *The Descent of Woman*, de Elaine Morgan. Il ne s'agit pas là à proprement parler de littérature mais d'une lecture féministe de la théorie de l'évolution par cet auteur née en 1920 et plus connue comme scénariste (elle a adapté pour la télévision un roman d'Emyr Humphreys, entre autres). Un second ouvrage dans la même veine est paru récemment : *Des origines aquatiques de l'homme*, traduit de l'anglais par Jean-Noël Maire, Sand, 1988.

13. De D. Jones, est paru, notamment, *Anathemata*, traduit de l'anglais par Jacques Darras, Trois cailloux, In'hui, 1988.

14. *Oeuvres*, édition établie sous la direction de Monique Nathan et Denis Roche, 2 tomes, éditions du Seuil, 1970.

15. *Op. cit.*, p. 19.

16. Nous excluons de cet état des lieux un certain nombre d'auteurs parfois rangés parmi les auteurs gallois — c'est une autre histoire... —, tel John Cowper Powys, l'un des auteurs de langue anglaise les plus abondamment (et justement) traduits en français. On notera cependant, comme dans le cas de D. Thomas, que la curiosité se porte sur des auteurs qui *peuvent* être lus sans la référence galloise.

l'importance, tant dans la réalité que dans la littérature galloises, de ce mode de nomination particulier qui consiste à désigner les personnes par un sobriquet lié à leur métier, le lieu où elles vivent ou tout autre caractéristique physique ou morale. De Richard Llewelyn à Dylan Thomas en passant par Caradog Prichard, ce système de nomination fait la poésie des textes et participe du dire spécifique de cette littérature. Or, d'un traducteur à l'autre, parfois au sein d'un même volume, les solutions retenues varient du tout au tout. Berthe Vulliemin a recours à la virgule qui sépare irrémédiablement le qualificatif du patronyme. Ainsi 'Mrs. Rhys the Glasfryn' devient 'Mrs. Rhys, du Glas-Fryn', 'Dai Ellis the Stable', 'Dai Ellis, de l'Ecurie' <sup>17</sup>. Dans sa traduction de *Under Milk Wood*, Jacques B. Brunius, qui a compris que la désignation des personnes fait système propose une reconstitution de ce système qu'il explique et justifie en introduction <sup>18</sup>. Le nom de chacun des personnages de l'original anglais est expliqué, le plus souvent grâce à une traduction littérale ou à un 'équivalent' français, la solution finalement retenue (à droite du tableau), une solution de compromis, se situant quelque part entre les deux. Comme ceci :

*Ocky Milkman*

*Milkman* n'est pas son nom, mais son métier.

En France on dirait "Ocky le Laitier"

Ocky Laitier

*Dai Bread* (prononcer Daï)

Littéralement Dai Pain, car c'est le Boulanger.

Pour raisons d'euphonie nous nous permettrons une licence.

Daï Miche

Si on est loin de la traduction annexionniste (de 'Ocky, de la Laiterie' et de 'Dai, de la Boulangerie'), Brunius ne va pas jusqu'au décentrement <sup>19</sup>. S'il admet implicitement que traduire n'est pas dire ce qui se dirait en français, il ne va pas jusqu'à faire violence à la langue française pour lui faire dire l'Autre. Malgré un véritable effort qui mérite d'être salué, le système n'a pas de véritable cohérence interne. Ainsi, 'Butcher Beynon' et 'Mrs Butcher Beynon' deviennent respectivement 'Boucher Beynon' et 'Mrs. Bouchère Beynon', là où, compte tenu des choix précédents, on était, nous semble-t-il, en droit d'attendre, sur le modèle de 'Ocky Laitier', 'Beynon Boucher', voire, sur celui de Daï Miche, 'Beynon la Bouch' et , surtout, 'Mrs Beynon Boucher' (elle est femme de boucher avant d'être bouchère) ou, mieux peut-être, 'Mrs Beynon la Bouch' <sup>20</sup>.

On le voit, la tâche qui attend les futurs traducteurs n'est pas aisée. Il s'agit de rien moins que de penser les rapports entre deux langues-cultures, de statut fort inégal, qui plus est. Le moment est sans doute venu de formuler un certain nombre d'hypothèses quant aux causes de la relative indigence des traductions existantes et de réfléchir aux conditions qui devront être réunies pour que la littérature galloise puisse enfin exister en français.

La première de ces causes tient à l'idéologie de la traduction. La traduction occidentale, en effet, a été jusqu'à fort récemment un lieu d'échange entre langues et cultures 'dominantes'. La réponse des langues 'dominées' a été de se traduire entre elles. Il est significatif à cet égard qu'il existe beaucoup plus de traductions de la littérature galloise en breton qu'en français. L'expérience acquise en breton peut et doit permettre de jeter les bases d'une réflexion sur la traduisibilité de la littérature galloise en français. Henri Meschonnic fait justement remarquer, à propos d'oeuvres individuelles, qu'une "traduction est traduction-introduction, avant que soit produit, s'il peut l'être, le moment d'une traduction-texte" <sup>21</sup>. Nous croyons, pour notre part, que cela vaut également pour l'oeuvre collective d'une nation et que le moment est venu pour que de la confrontation des traductions-introductions bretonnes ou françaises émergent le désir et la possibilité de telles traductions-textes. D'autant que le cadre européen permet, dans une certaine mesure, d'échapper à la logique des littératures nationales <sup>22</sup>.

17. *Op. cit.*, p. 13.

18. Dylan Thomas, *Oeuvres*, p. 273-276. Ces quatre pages intitulées 'Dramatis personae' méritent d'être lues et relues par les futurs traducteurs de la littérature galloise en français.

19. Nous empruntons les termes 'annexion' et 'décentrement' à Henri Meschonnic. "Le décentrement est un rapport textuel entre deux textes dans deux langues-cultures jusque dans la structure linguistique de la langue, cette structure linguistique étant valeur dans le système. L'annexion est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel, le comme-si, comme si un texte en langue de départ était écrit en langue d'arrivée, abstraction faite des différences de culture, d'époque, de structure linguistique." (*Pour la poétique II, Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, le Chemin, N.R.F., Gallimard, 1973, p. 308.

20. Le problème est très complexe car l'antéposition de 'Butcher' fait jeu de mots : boucher, Beynon l'est dans tous les sens du terme. Mais l'antéposition, en français, ne signifie pas, elle va contre le texte. Seule la postposition permet la polysémie. D'où notre préférence, à tout prendre, pour 'Beynon la Bouch'.

21. *Op. cit.*, p.313.

22. A noter que la traduction d'*Un Nos ola Leuad*, de Caradog Prichard, a bénéficié d'une aide à la traduction accordée par la Communauté à la traduction d'oeuvres écrites en langues dites 'de faible diffusion' en langues 'de large diffusion'.

La deuxième cause tient à la spécificité galloise. Il est difficile, voire impossible, de donner d'une littérature bilingue une image unifiée, perceptible du public, a fortiori dans une culture qui ne valorise pas précisément le bilinguisme au sein de sa propre aire culturelle. Au sein d'une même oeuvre, cette difficulté pose au traducteur des problèmes quasiment insurmontables, comme nous avons pu en juger à nos dépens : *Un Nos Ola Leuad*, en effet, joue et se joue du bilinguisme, allant jusqu'au jeu de mots bilingue, qu'il faudrait, sans doute, sauf à recourir à la note de traducteur, rendre par un jeu de mots trilingue <sup>23</sup> !

A côté de ces causes profondes, d'autres facteurs ont sans doute pesé sur le destin de la littérature galloise en français. Le Pays de Galles n'est pas une entité politique souveraine et les institutions chargées d'assurer la promotion de sa littérature, tel le Cyngor Llyfrau Cymraeg/Welsh Books Council, disposent de moyens financiers et logistiques limités. Les enjeux politiques liés à la défense de littérature d'expression galloise ont en outre détourné l'attention, pour des raisons qui se comprennent aisément, de la nécessité de l'exporter vers d'autres cultures, à commencer par l'anglaise, celle, croyait-on, *contre* laquelle elle se constituait. Tant la politique récente du Cyngor Llyfrau Cymraeg que la prise de conscience qui semble se faire jour parmi nombre d'intellectuels laissent présager une plus grande ouverture sur le monde. En 1981, déjà, R. Gerallt Jones lançait un vibrant appel dans ce sens à ses compatriotes :

Translation is the lifeblood of a minority culture. It needs to have many major works, written in major languages, available in its own tongue, so that human experience within the minority language can counteract the ingrowing tendencies of all minority cultures. But it is equally desirable that a proper representation of the original work written in the minority language itself should be exposed to other readers who have their roots in other cultures <sup>24</sup>.

(*La traduction est ce qui fait vivre une culture minoritaire. Il faut que celle-ci dispose, dans sa langue, d'un grand nombre de grandes oeuvres issues de grandes cultures afin que l'expérience humaine, au sein même de la langue minoritaire, puisse contrecarrer la tendance naturelle de la culture minoritaire à se replier sur elle-même. Mais il est tout aussi souhaitable que soit livrée à des lecteurs ancrés dans d'autres cultures une représentation aussi fidèle que possible de la production littéraire de la langue minoritaire.*)

Côté français, l'absence du gallois, même à titre optionnel, de la formation universitaire des anglicistes, explique également en partie la faiblesse du vivier de traducteurs potentiels et les réticences de ceux que l'aventure pourrait tenter. Enfin, on peut regretter un certain cloisonnement des disciplines universitaires qui, trop souvent, nous prive, par exemple, des échanges qu'on imagine fructueux entre des spécialistes de la littérature brittonique (qui poursuivent, avec un certain succès de librairie, l'oeuvre commencée par Joseph Loth) et d'autres, plus familiers de la culture galloise contemporaine.

Reste, au terme de ce parcours, la question essentielle : les conditions sont-elles réunies pour qu'existe en français dans un avenir proche une "représentation aussi fidèle que possible" de la littérature galloise contemporaine ?

Un certain frémissement, on l'a vu, semble se produire. On ose y voir les prémices d'une révolution. Cette révolution, pensons-nous, sera collective, éthique et historique, ou ne sera pas. Collective au sens où elle naîtra d'une réflexion et d'un travail collectifs, d'une confrontation des expériences, en français et dans d'autres langues <sup>25</sup>, mais aussi au sens où elle s'efforcera de donner une image fidèle, ni parcellaire, ni passéiste, d'une littérature en pleine effervescence, abondante et actuelle. Éthique, c'est à dire, selon le voeu d'Antoine Berman, "animée du désir d'ouvrir l'Etranger à son propre espace de langue" <sup>26</sup>. Historique, enfin, dans la mesure où elle essaiera de construire un rapport historiquement déterminé entre une langue-culture majoritaire et une langue-culture, ou plus exactement une "langues-culture" minoritaire, appartenant à une autre aire culturelle. La parution, il y a peu, de la première histoire du Pays de Galles en français <sup>27</sup>, constitue un signe encourageant.

Pour toutes ces raisons, nous appelons de nos voeux la publication de deux anthologies : une anthologie de nouvelles <sup>28</sup> et une anthologie de la poésie galloise contemporaine. Ces travaux, nécessairement collectifs, pourraient se donner pour ambition d'ouvrir la culture française à cet Autre

23. Ainsi le calembour sur 'nain' ('grand-mère' en gallois) et 'nine' (9 en anglais) que nous n'avons rendu qu'au prix d'une entorse à notre déontologie de traducteur. cf. *Une nuit de pleine lune*, op. cit., p. 110.

24. R. Gerallt Jones, 'Welsh literature in translation', *Welsh Books & Writers*, Autumn 1981, p. 16-18.

25. L'oeuvre exemplaire de l'Américain Joseph P. Clancy peut servir de modèle. Cf. l'article que lui consacrait, en 1982 déjà — bien avant, donc, son admirable traduction de l'oeuvre de Kate Roberts en 1992 — *Welsh Books & Writers*, sous le titre 'Joseph P. Clancy, translator extraordinary'.

26. A. Berman, 'La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain', in *Les tours de Babel*, ouvrage collectif, T.E.R., 1985, p. 89.

27. H. Abalain, *Histoire du Pays de Galles*, Editions Jean-Paul Gisserot, 1991.

28. Une telle anthologie a récemment vu le jour en Allemagne : *Erkundungen : 28 walisische Erzähler*, (textes réunis par) Hans Petersen, Verlag Volk & Welt Berlin, 1988. Elle comprend 23 nouvelles traduites de l'anglais et cinq traduites du gallois.

dont elle ignore presque tout<sup>29</sup> en travaillant, autant que les textes, la nature des *rappports* qui peuvent exister *aujourd'hui* entre les deux cultures et, surtout, constituer un arrière-plan sur fond duquel d'autres traductions, d'oeuvres individuelles, pourront prendre tout leur sens et devenir, enfin, lisibles. Espérons qu'un éditeur courageux et une équipe de traducteurs animés de tels désirs sauront se rencontrer.

Nous voudrions, pour finir encore, laisser le dernier mot à Armand Robin, ce Breton polyglotte, traducteur oublié de Dylan Thomas, grand pratiquant de "l'outré-écoute", qui, avec quelques néologismes et beaucoup de rythme, nous fait entendre en français une musique et une façon d'être (et d'être en langue) qui n'appartiennent qu'aux Gallois :

#### IL CHANTE SON ANNIVERSAIRE

Sous le soleil en graine de moutarde  
 Près d'une toute penchée rivière d'une tobogganeuse mer  
 Pour paniques de cormorans,  
 Dans sa demeure sur échasses haute parmi becs  
 Et palabres d'oiseaux,  
 En ce jour grain de sable sur la courbe du golfe  
 Il rejette et magnifie  
 Le bois dérivant, tout vent l'aiguillant, de ses trente-cinq ans ;  
 Aiguilles, épieux, des hérons.<sup>30</sup>

**Jean-Yves Le Disez**  
 Maître de conférences  
 C.R.B.C. - U.B.O.

---

29. Sauf le rugby. On a vu récemment une marque de biscuits bâtir tout un argumentaire publicitaire autour du slogan "comme on dit en vieux gallois", comme elle aurait dit "en vieux sanscrit". C'est l'ignorance et le mépris (du Pays de Galles, de l'Autre en général) que cette publicité suppose qui nous a, entre autres, initialement poussé à écrire le présent article. On se souvient que la publicité en question repose sur l'inversion, par un effet de miroir, du nom véritable— pur produit de la haute culture française comme chacun sait — du biscuit : l'Autre, ici gallois, *parle à l'envers*.

30. A. Robin, *Poésie non traduite* II, Gallimard, N.R.F., 1958, p. 159. Première strophe de la traduction du poème de D. Thomas intitulé 'Poem on his Birthday' (1949).